DISSERTATION

N° 107

SUR

L'HYGIÈNE DES ENFANS;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 25 mai 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR P. A. DETERMES, du port Margot (île St.-Domingue),

Résidant à Laforce, département de la Dordogne;

Membre de la Société d'instruction médicale de Paris.

Udum et molle lutum es, nunc properandus, et acri
Fingendus sine fine rota.

PERS., Sat., lib. 3, vers. 23.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMERIL, *Président.*
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

GEORGE DETERMES,

MON PÈRE,

Ancien Chirurgien-Major du quartier de port Margot.

Comme un faible témoignage de mon respectueux attachement.

P. A. DETERMES.

DISSERTATION

SUR

L'HYGIÈNE DES ENFANS.

L'HOMME est, de tous les animaux mammifères, celui qui, dans la première époque de la vie, est le plus faible, et dont les jours sont le plus en danger.

C'est une affligeante vérité qui nous est attestée par tous les observateurs qui se sont spécialement occupés des progrès de la population.

Suivant *Sympson*, en Angleterre, *Dupré Saint-Maur* et *Duvillars*, en France, il y a un demi-siècle, sur mille enfans venus à terme plus de la moitié succombait avant la troisième année.

Cette effrayante mortalité est devenue le sujet de la méditation des philosophes et l'étude des médecins. Ils en ont vivement recherché les causes, et les savans qui s'en sont occupés n'ont pas fait de vains efforts.

Si nous nous en rapportons aux mémoires publiés par M. *Tenon* sur les hôpitaux de Paris, nous trouvons que, dans les années 1786 à 1789, la mortalité offrait une proportion de quatre-vingt-dix enfans sur cent, tandis que depuis l'an 11 à l'an 13 elle ne s'est élevée, à chances égales, qu'à soixante-quatorze sur cent.

Aujourd'hui, à la Maternité, sur deux mille cent un enfans, il n'en périt que quatre-vingt-un ; ce qui prouve, dans les hospices, l'immense supériorité de l'éducation physique actuelle sur les vices de l'ancienne.

Si, d'un autre côté, les tableaux des naissances et des mortalités sont fidèles, nous aurions acquis la conviction bien consolante que cette grande amélioration aurait étendu ses bienfaits sur toutes les classes de la société en France, puisque sa population se serait soutenue et même accrue malgré ces temps désastreux, où les fléaux de la guerre, de la famine et des maladies, semblaient tendre ensemble à la destruction de l'espèce humaine.

D'après ces considérations bien succinctes, les causes nombreuses qui compromettent les premiers jours du nouveau-né sont actuellement bien connues, de même que les moyens d'en écarter les dangers.

Parmi ces causes, la plus directe est inhérente à la faiblesse des organes de l'enfant; faiblesse plus ou moins grande, et que le nouvel être peut contracter avec sa formation, ou par les modifications de la gestation, ou bien par les circonstances qui peuvent avancer ou retarder son passage de la vie utérine à la vie extra-utérine.

A ces causes premières et éminemment passives viennent bientôt se joindre celles qui appartiennent aux divers agens physiques et chimiques, à l'empire desquels sont plus ou moins soumis tous les êtres organisés, et même inorganiques. Ces agens, répandus en grand nombre dans la nature, se trouvent réunis dans cette classe des six choses que les anciens appelaient *non-naturelles;* expression impropre, mais jusqu'à un certain point, puisque ces choses renferment les élémens de notre destruction, et avec eux les moyens de nous en soustraire. De là l'hygiène, cette partie indispensable de la science, sans laquelle la médecine serait souvent inutile, et le médecin impuissant au milieu de ses ressources pharmaceutiques.

C'est aussi d'après l'analyse des choses qui font la matière de l'hygiène que je vais exposer, avec tout le développement que me permettent les bornes d'une dissertation inaugurale, les préceptes qui ont éclairé ma pratique ; et ces préceptes je les dois aux leçons des célèbres professeurs de cette Faculté, dont j'ai suivi les cours pendant huit ans. Trop heureux si j'en ai bien saisi la doctrine ; car alors seulement j'aurais pu contribuer à préserver de la mort quelqu'un de ces êtres intéressans qui m'ont inspiré le sujet de cet opuscule !

Pour remplir exactement mon objet, je vais présenter quelques idées sur l'organisation des enfans ; ce qui me conduira à les distinguer en *forts* et en *faibles* ; mais je ne suivrai le nouveau-né que jusqu'au sevrage, époque où cesse toute corrélation intime avec la mère.

L'organisation de l'enfant présente des différences remarquables, soit qu'on l'examine dans les divers systèmes, soit que l'on ait égard aux divers organes et à leurs fonctions. Elle n'est pas alors ce qu'elle doit être un jour.

Les tissus offrent une consistance molle et pour ainsi dire pulpeuse, qui ne peut opposer qu'une faible résistance à l'action des corps extérieurs. La peau est douce, le corps potelé, mais souple et un peu pâteux ; la fibre musculaire est lâche, et n'imprime aux membres que des mouvemens vagues ; les os sont petits, entrecoupés d'épiphyses, et ne fournissent qu'un point d'appui peu solide ; les systèmes cellulaires et nerveux, qui ont un développement très-considérable, partagent néanmoins le caractère des autres élémens de l'organisation ; aussi remarque-t-on que les nouveau-nés n'ont que des sensations peu distinctes et peu vives. Cette disposition est un effet admirable de la prévoyance divine ; car si les sensations de l'enfant étaient proportionnées au développement de la peau et des nerfs, le changement de température et les nombreux excitans auxquels il est soumis au sortir du sein de sa mère le feraient périr dans les convulsions.

Quant à l'état des organes, ceux qui, pendant la gestation, remplissaient une fonction importante, et ceux qui, immédiatement après la naissance, doivent entrer en action pour concourir au développement et à l'accroissement de nos parties, présentent une très-grande activité. Ainsi le foie, qui, dans le fœtus, remplace le poumon, a un volume relatif bien supérieur à celui qu'il aura dans l'adulte. L'estomac et les intestins où se fait la digestion; l'appareil absorbant abdominal destiné à pomper et à transmettre dans la circulation les sucs nutritifs; le cœur, chargé d'imprimer au sang le mouvement circulatoire au moyen duquel les matériaux de la nutrition sont distribués dans tous les tissus organiques, sont remarquables par leur développement et leur énergie, tandis que les organes accessoires à la nutrition sont peu développés, inactifs, ou ne jouissent que d'une action très-lente. Tout, à cette époque, est dirigé vers l'accroissement. Cette considération est de la plus haute importance pour le médecin observateur; aussi M. le professeur *Hallé*, et bien d'autre savans, rapportent-ils à l'altération du système digestif presque toutes les causes des maladies soit aiguës ou chroniques dont les enfans sont affectés.

Les nouveau-nés sont donc faibles par la nature de leur organisation; mais tous ne le sont pas au même degré : les uns sont affectés par le froid le plus léger, d'autres y résistent avec une sorte d'énergie. C'est dans l'exercice plus ou moins libre de leurs fonctions et de leur réaction plus ou moins grande sur les influences extérieures que doit naître la division des enfans en *forts* et en *faibles*.

Dans l'enfant faible, le corps est grêle, la respiration petite, difficile; les cris sont à demi-formés, les mouvemens lents et pénibles; la coloration de la peau, qui est d'un rose pâle, devient livide par le plus léger abaissement de la température; les yeux sont languissans et à demi-ouverts.

L'enfant fort présente, au contraire, un corps mieux nourri, une coloration d'un rose foncé, une respiration pleine et étendue;

des mouvemens libres, des yeux vifs et bien ouverts ; des digestions faciles : si la quantité d'alimens est trop grande, cette surabondance est bientôt expulsée. Cet enfant conserve sa température propre, quoique la température extérieure s'abaisse, pourvu néanmoins que cet abaissement ne soit pas extrême.

Certains enfans peuvent induire en erreur par une apparence d'embonpoint qui quelquefois est un caractère de faiblesse ; mais il est facile d'éviter la méprise ; car alors les enfans ont les membres flasques, exhalent une odeur aigre, rendent des excrémens qui varient en couleur, en odeur, en consistance, etc.

Cette distinction qui caractérise l'organisation des enfans faibles et celle des enfans forts est de la dernière importance pour en ordonner le régime, et se rendre compte en même temps des préceptes diamétralement opposés qu'ont donnés quelques auteurs sur l'éducation physique des enfans ; opposition qui n'existerait pas si l'on n'avait entrevu que le choix d'un de ces deux moyens que nous possédons pour affaiblir l'action des agens extérieurs sur notre corps, en émousser la sensibilité par l'habitude, ou bien en prévenir l'influence par des vêtemens convenables, est fondé sur l'état des forces physiques de l'enfant.

Circumfusa. Dans l'amnios, l'enfant plongé dans un liquide tiède, y végétait mollement, non d'une vie propre, mais incessamment soutenu par le sang de sa mère. Lorsqu'il paraît à la lumière, livré à ses moyens d'existence, il éprouve l'action immédiate des corps extérieurs où il doit puiser la vie. L'air est le principal agent de cette excitation vitale ; il stimule la molle et délicate périphérie du nouveau-né, origine des membranes muqueuses, avec d'autant plus d'énergie, que celles-ci y sont moins habituées ; son impression détermine l'action sympathique de ces membranes sur les muscles qui donnent à la poitrine le mouvement alternatif d'élévation et d'abaissement ; il pénètre en outre dans les poumons en vertu de sa pesanteur, distend les vésicules aériennes, se trouve

en contact avec le sang, et lui fait éprouver un changement indispensable à l'entretien de la vie, et à la réparation de ses pertes. L'homme est donc soumis dès sa naissance, comme tous les animaux, à l'action des propriétés physiques et chimiques de l'air; il y est d'autant plus sensible, qu'il en a moins l'habitude et moins de force à lui opposer.

La connaissance des propriétés physiques et chimiques de l'air est aussi de la plus grande importance pour le médecin, puisqu'en effet l'air reçu dans les poumons est une sorte d'aliment (*pabulum vitæ*, Hipp.), qui peut, en raison des proportions de ses principes, rendre les bienfaits de la respiration plus ou moins complets, et les progrès de l'accroissement plus ou moins rapides.

Les analyses physiques et chimiques nous démontrent que les principes constituans de l'air varient suivant les saisons et les heures du jour, dans les villes ou dans les campagnes, sur les hautes montagnes ou dans les bas-fonds. Elles nous apprennent aussi que plusieurs autres circonstances accidentelles altèrent la composition de ce fluide : telles sont la respiration et la transpiration des animaux, dont l'odeur seule produit sur l'économie vivante un état d'énervation et de faiblesse ; la combustion des charbons et d'autres substances, d'où résultent des asphyxies ; les diverses fermentations et putréfactions des matières végétales et animales ; les émanations mêmes odorantes des végétaux, qui, plus exaltées le soir ou à l'ombre pendant la période de la floraison, agissent les unes en stimulant, et les autres en occasionnant une espèce d'assoupissement, et même d'asphyxie : ainsi les odeurs du musc, de la rose, des tubéreuses, et en général de toutes les liliacées.

J'insiste sur ces circonstances, parce qu'en général elles ne sont pas assez appréciées, quoique très-souvent cause des maladies, et même de la mort des enfans. J'ai vu un enfant conserver à son réveil une pâleur cadavéreuse et dont on ne pouvait deviner la raison. Je la trouvai dans l'odeur qu'exhalait un mouchoir fortement musqué

qui servait à couvrir le berceau où était couché cet enfant. J'ai été également témoin de l'asphyxie d'un enfant de huit mois pour avoir été porté dans un lieu où l'on décuvait de la vendange en fermentation.

Non-seulement les altérations dépendantes de la composition de l'air, mais encore celles de ses qualités physiques, peuvent influer d'une manière plus ou moins fâcheuse sur l'homme, et particulièrement sur le nouveau-né : l'expérience a confirmé que l'excès de pesanteur ou de légèreté, d'humidité ou de sécheresse, de froid ou de chaud, et surtout les vicissitudes de ces températures, ont la propriété d'exciter ou de modifier tellement l'organisme, qu'il en résulte des accidens de divers genres. La plus nuisible de ces vicissitudes est celle du chaud au froid, et surtout au froid humide. *Tissot* nous dit avoir vu des épilepsies paraître pour la première fois pendant la nuit d'un jour très-chaud : ne savons-nous pas que dans certaines contrées, comme les petites Antilles et quelques pays maritimes, les enfans exposés au serein dans les premiers jours de la vie meurent du tétanos, désigné dans ces contrées *mal de mâchoire?*

Toutes ces considérations sur les propriétés chimiques et physiques de l'air sont de la plus haute importance; il suffit pour s'en convaincre de comparer les enfans nourris dans les hospices ou dans des quartiers des grandes villes à rues étroites et maisons basses, mal percées, etc., avec les enfans élevés dans les campagnes, dans les villes à rues spacieuses, les quartiers aérés, les maisons bien percées : les premiers nous frappent par la pâleur du teint et un aspect scrophuleux, tandis que les autres nous offrent un teint fleuri et tous les caractères de la force.

N'est-ce pas à la pureté de l'air que respirent les montagnards que ceux-ci doivent la vigueur de leur corps et l'esprit libre et indépendant qui les caractérisent? C'est aussi sans doute, d'après cette observation, que Lycurgue, ce législateur célèbre, avait imposé aux Lacédémoniens la loi d'élever leurs enfans dans les cam-

pagnes jusqu'à l'âge de sept ans ; et c'est à ce même système que les hospices et les établissemens publics d'enfans trouvés doivent leur amélioration sanitaire.

L'air le plus convenable est donc celui qui est le plus pur, qui circule avec facilité, et dont la salubrité n'est altérée par aucune de ces émanations accidentelles que je viens d'énumérer.

Le nouveau-né devra être préservé d'une température incommode, trop chaude ou trop froide. Son berceau sera placé hors de la direction des portes et des fenêtres, éloigné de la chaleur du four ou d'un tuyau de poêle ; il doit être recouvert, mais de manière à ce que l'air s'y renouvelle.

Il convient également d'éviter au nouveau-né le passage subit des ténèbres à une lumière trop vive ; celle-ci doit être dirigée d'avant en arrière, et jamais obliquement, afin d'éviter cette fausse direction des muscles de l'œil, qui produit le strabisme accidentel.

Il faut, autant que possible, faire en sorte que l'habitation de l'enfant soit située dans un lieu entrecoupé de petits monticules, exposé à l'est ou au sud-est, bien cultivé, éclairé et réchauffé par les rayons du soleil.

Mais, si l'on n'a pas le choix des lieux, que l'on soit forcé d'habiter la ville, il faut prendre des rues spacieuses, des étages élevés ; et si la fortune des parens ne permet pas même ce choix, il faut, comme l'indique *Alph. Leroy*, s'efforcer de diminuer l'insalubrité des lieux par un courant d'air ; suppléer à l'action solaire, en allumant des feux vifs et flamboyans, devant lesquels on expose les enfans ; les promener au-dehors le plus souvent possible.

L'on peut également remédier, d'une manière artificielle, au froid et au chaud, à l'humidité et à la sécheresse de l'air, etc., si ce n'est dans toute l'étendue de l'atmosphère, du moins dans la portion qui environne l'enfant. Enfin les moyens que nous possédons doivent être employés avec le plus grand soin, et modifiés, selon les circonstances, aux besoins de l'enfant.

Applicata. Tous les animaux, en quittant le sein de leur mère, éprouvent un changement de température plus ou moins sensible, et qui les ferait bientôt périr, si la nature prévoyante ne les avait garantis par des enveloppes, ou n'avait donné à ceux qui en sont dépourvus l'instinct de les remplacer par des moyens artificiels.

L'homme, le plus faible des animaux, se trouve placé dans cette dernière classe; aussi a-t-il besoin de la vigilance et de toute la tendresse maternelle pour échapper aux influences nuisibles des vicissitudes qu'il éprouve; il recherche la chaleur, et surtout la chaleur vitale; c'est pour la trouver que les petits des quadrupèdes viennent se serrer entre les jambes de leurs mères et contre leurs mamelles; que les poussins se cachent sous les ailes de la poule, qui les étend pour rassembler sa nombreuse famille.

Imitons aussi la nature, et suivons l'instinct qu'elle a donné à la plupart des femelles des brutes; rapprochons le nouveau-né du sein maternel. Le nouveau-né, a dit *Alph. Leroy*, semble se complaire à cette contiguité, et en recevoir une influence différente de celle qui résulterait d'une température semblable produite artificiellement; cette chaleur est douce, fortifiante, et jouit pour ainsi dire d'un caractère animé, qui contribue beaucoup à accélérer la nutrition et le développement des organes.

Mais tous les quadrupèdes et les oiseaux préparent un nid mollet et chaud pour leurs progénitures; nous voyons la lapine se débourrer sur ses petits, et leur faire avec son poil une enveloppe très-chaude; les passereaux les couvrir avec leurs plumes jusqu'à ce que les vêtemens que la nature leur a donnés se soient développés. Pourquoi donc a-t-on voulu que l'homme qui vient au monde nu ne reçût pas des auteurs de ses jours les mêmes soins que les autres animaux, et que lui seul prît, dès sa naissance, une habitude que la nature semble condamner dans les brutes? La saine raison répond assez éloquemment à ce paradoxe avancé par quelques philosophes peu physiologistes. Cet axiome d'Hippocrate, *le froid est l'ennemi des nerfs* sera toujours vrai : et toutes

les fois qu'une constitution faible et délicate laissera sans défense les organes de la sensibilité, le froid deviendra pernicieux.

Je ne m'arrêterai pas à réfuter l'usage du maillot, cet appareil à torture, qui n'est propre, quand il n'arrache pas la vie, qu'à déterminer chez le nouveau-né des infirmités souvent pires que la mort. Il me suffira d'observer que la compression exercée par le maillot, ou par tout autre vêtement qui lui ressemble, tend à maintenir presque droit le tronc et les extrémités de l'enfant, qui sont constamment fléchis dans l'état naturel, comme on le remarque chez l'homme et chez tous les animaux pendant le sommeil. Cette compression s'oppose alors au développement des trois courbures alternatives du tronc, disposées en sens opposés, si utiles pour affermir la station et augmenter l'étendue de l'espace dans lequel le centre de gravité peut varier sans dépasser la ligne de sustentation; ainsi que l'a très-ingénieusement observé M. le professeur *Richerand.* Qui peut douter d'ailleurs que des organes plongés dans l'inaction ne perdent de leur force, loin d'en acquérir; que la constriction du corps ne nuise à l'élaboration des alimens dans l'estomac, à la dilatation du thorax et des poumons, dont l'exercice est immédiatement liée avec la circulation et la vie!

Le vêtement le plus approprié à l'état du nouveau-né sera donc celui qui, en n'exerçant qu'une compression presque nulle, permettra la liberté de tous les mouvemens. Il serait utile néanmoins de tenir ce vêtement plus en contact avec le corps de l'enfant qui serait atteint d'une mobilité atonique, ainsi que l'admet M. *Baumes.*

J'omets les détails de tous ces premiers vêtemens, ils sont connus aujourd'hui de toutes les matrones un peu expérimentées; je rappellerai seulement qu'il est essentiel d'appliquer au nouveau-né un bandage de corps pour soutenir le cordon ombilical sur le côté gauche de l'abdomen, et prévenir ainsi pendant les premier jours l'exomphale, à laquelle l'enfant est très-disposé sans cette précaution. Il est également important de couvrir promptement la tête de l'en-

fant, sans quoi il s'enrhume, et peut même être atteint de jaunisse et de convulsions. Un bonnet de coton, doublé de toile très-douce, soutenu par un ruban large autour de la tête, est tout ce qui convient. L'on doit proscrire les bonnets ordinaires et les béguins, dont les liens attachés sous le menton compriment les organes salivaires. Cette compression peut aussi porter sur les jugulaires, gêner la circulation, et donner lieu à des accidens apoplectiques.

Quant à la qualité des vêtemens, ceux ci, étant destinés à garantir des vicissitudes de l'atmosphère, doivent varier suivant la saison et la force ou la faiblesse de l'enfant. C'est pour n'avoir pas assez apprécié cette distinction essentielle, que les préceptes, d'ailleurs fort utiles, de *Lock*, de *Fourcroy*, de *Tissot*, etc., qui ne veulent que des vêtemens légers, se trouvent en opposition avec ceux d'*Alphonse Leroy*, qui recommande de couvrir beaucoup l'enfant, et de le tenir très-chaudement. Pendant les trois ou quatre premiers mois de la vie, l'enfant, ayant la faiblesse pour caractère, veut de la chaleur; après cette époque, on peut diminuer progressivement ses vêtemens, si l'enfant est fort; mais, s'il est faible, il faut continuer à le traiter comme s'il venait de naître, et suppléer artificiellement au peu d'activité de ses organes.

La propreté est une condition essentielle des vêtemens; le linge doit être changé souvent, blanc de lessive, et séché au soleil ou devant un feu flamboyant. La pratique bannale des nourrices qui se contentent de faire seulement sécher le linge mouillé par les matières excrémentitielles, est condamnable; car ce linge devient dur, irritant; il produit des boutons, des excoriations, et il est souvent la cause des souffrances continuelles et des cris de l'enfant.

Un panier d'osier, grand et profond, dans lequel on place un coussin garni de capsules d'avoine, recouvert de petits draps de toile blanche demi usée, et d'une couverture plus ou moins chaude, suivant la saison et les forces de l'enfant, est, de tous les lits, celui qui est le plus sain et le plus convenable. Les capsules d'avoine sont douces,

légères, et sèchent promptement ; elles ne s'imprègnent pas d'émanations ; avantage qu'on ne trouve ni dans le coton ni dans la laine.

Placé dans ce lit, l'enfant ne doit être entravé dans ses mouvemens par aucune ligature ; sa tête et ses épaules seront légèrement élevées ; son corps incliné sur l'un des côtés facilitera l'écoulement de la salive ou des phlegmes, dont la stagnation dans la bouche pourrait produire les accidens les plus graves. L'on aura soin de le coucher tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour éviter les inconvéniens d'une mauvaise habitude. Comme la susceptibilité du nouveau-né est plus grande pendant le sommeil, il sera nécessaire qu'il soit un peu plus couvert que durant la veille.

Tout ce qui tend à entretenir la propreté doit être, disons-nous, un objet spécial d'attention dans l'hygiène des enfans. Le fœtus est recouvert d'une légère couche de mucosité ; dès qu'il a vu le jour, cette sorte d'enduit devient inutile ; les mères, chez les quadrupèdes, enlèvent cette pellicule muqueuse en léchant leurs petits. Les Hottentotes non-seulement coupent avec leurs dents le cordon ombilical de leurs enfans, à la manière des autres mammifères, même herbivores, qui dévorent le placenta, elles lèchent aussi leurs enfans au lieu de les laver. Toutes les autres nations lavent les nouveau-nés. On sait que plusieurs peuples de l'antiquité les plongeaient dans l'eau des fleuves, et même dans l'eau glacée, en les retirant tout chauds du sein maternel, comme on trempe un fer ardent pour le durcir. C'est à ce sujet que Virgile a dit :

« *Durum à stirpe genus, natos ad flumina primùm*
« *Deferimus, sævoque gelu duramus et undis.* »

Æneid., lib. 9.

Mais dans ces siècles reculés, le bonheur de chaque peuple dépendant de la force des individus qui le composaient ; on ne devait désirer que des hommes forts et robustes, capables de braver les dangers d'une guerre continuelle. Les faibles étaient regardés comme

inutiles. Est-ce dans l'intention de se défaire des enfans faibles dès leur naissance que les anciens se livraient à ces pratiques ? On les trouve encore aujourd'hui chez les Sibériens, les Irlandais, les Morlasques, et chez d'autres nations.

Dans d'autres contrées, l'on plonge les enfans dans du vin pur chauffé, pour leur donner plus de force. Mais ne savons-nous pas que le bain dans l'eau froide, presque glacée, en hiver, peut avoir les plus funestes résultats, en arrêtant sur-le-champ la transpiration cutanée ? aussi retire-t-on ces pauvres innocens roides et violets de ce bain qui semble être pour eux l'eau fatale du Styx. L'immersion dans le vin chaud ou toute autre liqueur spiritueuse n'est pas moins nuisible, en resserrant ou crispant une peau encore si délicate, d'où résulte la mort du nouveau-né. N'est-ce pas en lavant souvent les chiens dans l'alcohol, qu'en Italie, à Bologne surtout, on empêche ces animaux d'arriver à leur taille naturelle, leurs membres se trouvant raccourcis et rapetissés ?

Laissons donc leurs usages aux Lapons, aux Irlandais, aux Sybériens, etc., et gardons-nous de les introduire chez nous. Si nous les imitons, que ce ne soit qu'avec les modifications nécessaires à l'état de notre organisation. Guidés par la tendresse des mères Hottentotes, ou bien par l'instinct de la brute, n'employons qu'une simple lotion légèrement savonneuse, et à une douce température, pour détacher doucement du corps de l'enfant cette matière onctueuse accumulée sur sa peau tendre et délicate. Dirigés par les connaissances que nous possédons sur l'organisation du nouveau-né, ne le plongeons dans l'eau froide qu'après l'avoir fait passer par tous les degrés intermédiaires entre cette température et celle de notre corps. Rousseau lui-même est convenu (et cet aveu, la nature le lui a arraché, ainsi qu'à tous les partisans du bain froid) qu'il fallait commencer par un bain tiède, en diminuant par degrés la température, pour parvenir insensiblement au bain froid. Ne faisons ces tentatives que sur des enfans assez forts, et

ne les commençons que dans l'été et vers l'âge de trois ou quatre mois, même plus tard.

Quand on juge l'application du bain froid convenable (et cela n'est pas toujours facile à décider), nous pensons avec M. *Baumes*, qu'il vaudrait peut-être mieux se servir d'une éponge imbibée d'eau froide, et que l'on promènerait successivement sur les diverses parties du corps.

L'immersion dans un bain très-chaud est un stimulant qui paraît devoir être plus utile pour ranimer toutes les fonctions chez les enfans dont la faiblesse tient au défaut du principe général de la chaleur et de la vie. Le bain chaud convient mieux, dit M. *Baumes*, à une forte débilité, parce qu'il agit plus promptement.

Considérés comme objet de propreté, les bains tièdes offrent aussi les plus grands avantages. On a beaucoup varié sur leur composition : tantôt ç'a a été du sel, tantôt du vin, de l'alcohol, quelquefois le lait et le vin, ou des substances aromatiques plus ou moins fortes qui ont été proposés. Ces additions, qui toutes tendent à donner une plus grande activité à la peau, offrent quelquefois de l'avantage; mais elles pourraient avoir des inconvéniens graves, si on les poussait trop loin, surtout si le nourrisson avait la gourme, ou cette disposition convulsive qui accompagne souvent la dentition. Dans ces derniers cas, les bains tièdes d'eau pure doivent être préférés, parce qu'ils rendent la peau souple, et diminuent l'exaltation de l'influence nerveuse.

Le temps que l'enfant doit rester dans le bain n'est pas une chose indifférente. On a observé que depuis cinq mois jusqu'à huit, six ou douze minutes étaient une durée très-suffisante, mais qu'après cette époque on pouvait prolonger le bain un peu plus.

Soit que l'on emploie les bains pour la propreté des enfans, ou pour les fortifier, il faut éviter soigneusement de convertir cet usage en habitude; il convient pour cela d'en suspendre la pratique de temps en temps, pour y recourir peu à peu et à des heures irrégulières.

Un moyen plus simple que le bain, et qui le remplace très-bien, consiste à frotter le corps de l'enfant avec une éponge imbibée d'eau tiède simple ou chargée de quelque aromate. *Alphonse Leroy* préfère ces lotions au bain, parce qu'elles n'ont pas, dit-il, l'inconvénient d'augmenter l'humidité, déjà si grande dans le premier âge.

On doit commencer par laver le visage, la tête et le derrière des oreilles des enfans avec cette lotion; l'habitude superstitieuse qu'ont certaines nourrices de laver avec la salive les yeux, la bouche et le visage du nourrisson, peut lui devenir funeste sous plusieurs rapports; l'haleine seule d'une personne malsaine ou indisposée peut produire des exanthêmes à la peau des enfans.

Après que l'enfant a été baigné ou seulement lavé, il est important de l'essuyer promptement, afin d'éviter le refroidissement, résultat de l'évaporation qui est toujours infiniment dangereuse. C'est ici aussi le moment d'employer les frictions, ces moyens si utiles dans l'enfance, et si peu usités généralement.

Pour bien se convaincre de l'efficacité des frictions, il suffit d'en rappeler les propriétés générales. Les frictions réveillent l'action tonique de la peau, accélèrent la circulation, ouvrent les pores, provoquent la perspiration, et procurent à peu près les mêmes avantages que les exercices. Ces propriétés étaient bien connues des anciens, et c'est avec raison qu'ils les avaient mises au nombre des mouvemens communiqués.

Les frictions sont donc utiles toutes les fois que le corps ne peut pas se livrer à l'exercice nécessaire au développement des forces: or, chez l'enfant, l'exercice est empêché à raison de son âge. Galien (*de sanitate tuendâ*) place les frictions à la tête des choses à faire pour conserver la santé; il recommande de frotter modérément l'enfant et de le laver tous les jours; il regarde le matin comme le moment le plus favorable pour pratiquer les frictions. En effet, les frictions sèches exercées légèrement avec la main, seule ou aidée d'un linge, d'une flanelle blanche, froide ou chauffée, ré-

pétées souvent, si l'enfant est faible, et l'atmosphère chargée d'humidité, diminuent l'extrême relâchement des solides et en favorisent l'accroissement. Les nourrices intelligentes qui frottent les enfans en les habillant ont observé qu'ils étendaient leurs membres pendant cette manœuvre, et leur sourire annonce qu'elle leur est agréable.

Ingesta. L'accouchement n'a point encore séparé complètement la mère et l'enfant : long temps après il existe entre eux des liens physiques et moraux que la nature ne détruit que par gradation. Le nouveau-né réclame encore pendant quelque temps une nourriture préparée par les organes digestifs de sa mère ; il périrait même bientôt, s'il ne trouvait une nouvelle vie dans les tendres sollicitudes de sa nourrice. La nature, qui n'opère rien d'une manière brusque et subite, qui parvient toujours à son but par des gradations douces et imperceptibles, a préparé au nouveau-né, quelquefois même avant l'accouchement, la substance qui lui est propre, et qui se rapproche le plus de celle qu'il recevait dans le sein maternel : cette substance, c'est le lait.

Sans entrer dans des recherches physiologiques sur la source du lait, je dirai que ce fluide, produit de la sécrétion de la glande mammaire, a avec le chyle les caractères les plus frappans d'analogie. L'un et l'autre sont peu animalisés, ont une couleur blanche, une odeur suave, une saveur sucrée; tous les deux conservent quelques propriétés des alimens dont l'animal qui les fournit s'est nourri. Cette dernière observation, faite par MM. *Deyeux* et *Parmentier*, nous conduit à des considérations très-importantes qui nous ont appris que les divers matériaux qui composent le lait varient aussi, chez la femme, quant à leur qualité et à leur quantité, selon beaucoup d'autres circonstances physiques et morales.

Le premier lait sécrété porte le nom de *colostrum* ; il est séreux, jaunâtre, fade et douceâtre ; c'est ce fluide légèrement laxatif que l'enfant doit recevoir le premier et de préférence à tout autre, quatre

ou cinq heures après sa naissance. Ce délai suffit ordinairement à l'enfant pour se débarrasser des phlegmes qui tapissent son gosier; et à moins d'une grande faiblesse qui aurait exigé l'emploi de quelques légers toniques, différer douze heures, ainsi que le prescrivait *Van-Swiéten*, pourrait exposer la nouvelle accouchée à des accidens fâcheux. Le colostrum facilite l'évacuation du méconium; il prévient les coliques dont le tendre nourrisson est tourmenté lorsqu'il a été privé de ce liquide.

Bien que les enfans qui n'ont pas pris le colostrum rendent le méconium, ainsi que l'observe *Baudelocque*, néanmoins il est des cas où l'expulsion trop retardée de cet excrément pourrait exiger l'emploi des moyens artificiels. Alors l'on a proposé l'eau sucrée, la manne fondue, l'huile d'amandes douces, des sirops laxatifs, etc. M. le professeur *Chaussier* préfère à tous ces moyens le sirop de miel, ou cinq à six gros de miel étendu dans quatre onces d'eau; l'on en fait prendre par cuillerées, et ce n'est que lorsque ce premier moyen est insuffisant qu'on en vient au sirop de rhubarbe ou de chicorée.

Après les deux ou trois premiers jours, la couleur du lait devient plus blanche, sa saveur douce, agréable, légèrement sucrée; sa consistance augmente; quelque temps après, elle devient telle, qu'une goutte mise sur l'ongle laisse, en s'écoulant, une petite tache blanchâtre quand on l'incline; caractère d'une consistance moyenne. Si le lait ne laisse pas de trace blanchâtre, il est trop séreux; trop épais, au contraire, s'il coule lentement, et comme de l'eau chargée de mucilage.

C'est à cette époque aussi que l'analyse du lait y démontre, indépendamment du caséum, du beurre et du sucre de lait, une certaine proportion de phosphate calcaire toute préparée pour l'ossification du nouveau-né. Ces principes augmentent d'autant plus, que la femme s'éloigne de l'époque du part.

Mais, ainsi que je l'ai déjà avancé, bien des causes physiques et morales peuvent faire varier chez la femme les principes constitutifs

et la quantité du lait; un âge trop tendre ou trop avancé diminue la sécrétion laiteuse; un tempérament trop ardent produit le même effet, en augmentant la consistance du lait, tandis que celui qui est flegmatique le fluidifie. Les lieux bas et marécageux, les rues trop étroites altèrent les qualités du lait. C'est particulièrement la nature des alimens et le régime de la femme nourrice qui apportent des modifications sensibles à la sécrétion et aux matériaux du lait. Il est, dit *Alphonse Leroy*, des nourrices qui ne peuvent boire un verre de vin pur sans avoir un lait âcre qui occasionne des cris à l'enfant; il en est d'autres qui ont transmis des acidités dans l'estomac du nourrisson pour avoir mangé des substances acides. *Cullen* a observé, après une longue pratique, que le régime végétal augmentait la quantité et la qualité du lait. M. *Chevalier de Molle* confirme cette observation. Les nourrices, dit-il, qui mangent beaucoup de végétaux, ont un lait plus sucré; leurs nourrissons sont mieux portans. Ne sait-on pas que, quand une nourrice a pris du safran ou de la rhubarbe, son lait en conserve la couleur? De là résulte cette vérité, que l'enfant porte la peine des erreurs que les nourrices commettent dans leur régime.

L'époque et la fréquence de la traite ne sont pas non plus indifférentes aux qualités du lait. D'après les expériences de MM. *Deyeux* et *Parmentier*, ce fluide est d'autant plus doux, d'autant plus nourrissant, que la traite en est moins fréquente et plus éloignée de l'heure du dernier repas de la nourrice. De là ce précepte de ne donner le sein à l'enfant, immédiatement ou peu d'heures après le repas, que lorsque le nourrisson est incommodé, ou que l'on se propose de lui transmettre des médicamens avec le lait de sa nourrice.

Les passions violentes donnent au lait, à l'instant même, des qualités pernicieuses. *Levret* rapporte qu'une femme, qui était dans l'usage de se servir d'un petit chien pour former les bouts du sein, l'avait fait téter dans un fort accès de colère, et qu'aussitôt ce petit animal fut pris d'une attaque d'épilepsie.

Toutes les affections pénibles, et surtout celles qui sont permanentes, comme la tristesse, l'inquiétude, la crainte, la haine, la jalousie, changent les qualités du lait par l'abattement qu'ils introduisent dans l'économie.

En indiquant les causes nombreuses qui peuvent altérer les principes constitutifs du lait, je fais assez pressentir les conditions propres à éloigner ces causes, sinon à les prévenir. Ces conditions se trouvent toutes réunies dans l'allaitement maternel, ce complément de la maternité. La mère est la meilleure de toutes les nourrices. Lycurgue avait tellement été frappé de cette grande vérité, qu'à Sparte il avait imposé à toutes les mères la loi de nourrir leurs enfans. N'est-il pas, en effet, raisonnable de penser que celle qui, durant la gestation, a fourni au fœtus les moyens de se développer, doit, après cette époque, être la seule qui puisse lui fournir la nourriture la plus analogue et la plus appropriée à sa constitution et à ses besoins? Puisque la nature donne à la femme la force de supporter une grossesse pénible, elle lui donnera aussi celle de supporter les soins de l'allaitement. Par combien d'autres grands avantages ne sera-t-elle pas dédommagée de ses peines, la tendre mère qui remplit un devoir si sacré! La femme qui nourrit se ressent très-peu de la fièvre de lait; elle est exempte des accidens inflammatoires que cause la rétention de ce fluide; de ces abcès ou dépôts qui disgracient pour toujours le sein; elle est préservée de ces pertes prolongées que détermine le reflux du lait dans la masse des humeurs; des fleurs blanches, des squirrhes de matrice; enfin de cette série de maux que l'on regarde comme produit par un *lait répandu*. Enfin la femme qui nourrit a la noble gloire de fournir à l'état des hommes sains et robustes qui en soutiennent et défendent l'honneur; elle conserve avec la santé les charmes de sa beauté; elle captive de plus en plus un époux dont l'attachement est commandé, pour ainsi dire, par le spectacle d'une famille naissante. Les femmes grecques et romaines nourrissaient leurs enfans, et tous les historiens ont célébré leur beauté. Les Géorgiennes, ces plus belles

femmes du monde, doivent à la coutume d'allaiter leurs enfans l'avantage dont elles jouissent, d'avoir un teint du plus beau coloris, et de conserver leur fraîcheur et leur gorge jusqu'après quarante ans.

Quelque réels que soient les avantages de l'allaitement maternel, on ne peut cependant pas, avec *J.-J. Rousseau*, étendre cette obligation à toutes les femmes indistinctement : l'intérêt même de l'enfant exige que quelques mères renoncent à nourrir. Ainsi les femmes trop jeunes ou trop avancées en âge, celles dont le lait est trop séreux ne doivent pas nourrir. Celles qui sont affectées de phthisie, de leucorrhée abondante, de rachitisme, de diabétès mammaire (*Boerhaave*); qui sont atteintes de maladies que l'expérience a appris se transmettre de la mère à l'enfant, telles que les scrophules, le scorbut, les dartres, la goutte, etc., s'interdiront aussi l'allaitement, qui est également incompatible avec les maladies aiguës d'une certaine intensité.

Dans tous ces cas il faut choisir une nourrice étrangère. Il serait à souhaiter qu'elle fût accouchée presqu'en même temps que la mère de l'enfant; autrement, le lait de la nourrice est trop vieux, trop consistant. Il convient alors de lui donner plus de fluidité en faisant prendre à la nourrice, quelque temps avant et pendant les premiers mois de la lactation, beaucoup de boissons appropriées. Les infusions de différentes espèce de menthe, et surtout de la menthe poivrée, ou celle de cerfeuil, paraissent les plus convenables, s'il est constant, comme le rapporte *Desbois de Rochefort*, que les animaux qui se nourrissent de ces plantes ont un lait très-peu butireux ou très-séreux, et insuffisant pour la nourriture de leurs petits. Il est très-essentiel aussi de faire prendre de l'eau sucrée à l'enfant plusieurs fois par jour, pendant les deux ou trois premières semaines de cette lactation.

S'il reste prouvé que le lait sert de véhicule aux remèdes propres à l'enfant, il peut aussi servir de véhicule aux maladies. Cette réflexion est de la dernière importance dans le choix d'une nourrice:

elle doit être aussi saine de cœur que de corps, a dit *J.-J. Rousseau.*

En exposant les causes nombreuses qui peuvent agir sur les propriétés du lait, j'ai signalé la trop grande fréquence de la lactation. Bien que l'on ne puisse préciser le nombre de fois que l'enfant doit téter, ni la quantité de lait qu'il doit prendre, il faut combattre la coutume vulgaire de donner à téter à l'enfant à toutes les heures du jour. Pour peu que l'on y réfléchisse, on s'apercevra que, si une trop grande quantité de nourriture, même de bonne qualité, incommode un homme fort et robuste, elle doit à plus forte raison incommoder un enfant dont les organes sont si faibles et si délicats, comme le dit le père de la médecine : *Ubi cibus præter naturam copiosior ingestus fuerit, id morbum facit.*

Quoique le besoin ne soit pas le même chez tous les enfans, on peut cependant en général, quand ils se portent bien, les habituer à téter quatre à cinq fois par jour, suivre les heures qui précèdent les quatre repas de la nourrice. Celle-ci doit toujours attendre, avant de présenter le sein à l'enfant, qu'il soit bien réveillé, et spontanément ; que rien ne gêne sa respiration nasale pendant qu'il tète, qu'il soit plus droit que renversé. Les pleurs et les cris ne sont pas toujours l'indice de la faim. Quand l'enfant éprouve ce besoin, ses yeux sont fixés sur sa nourrice, ses regards la suivent ; il s'agite si elle s'éloigne, il porte les doigts à la bouche, les suce ; la joie naît sur son visage à l'aspect du sein, il s'y élance pour ainsi dire. Le calme succède, et ce calme n'arriverait pas, si les douleurs et les souffrances causaient le réveil et les cris de l'enfant.

S'il est difficile de suppléer l'allaitement maternel par une nourrice étrangère, comment à plus forte raison remplacer cette nourriture naturelle par un aliment artificiel ? L'expérience a répondu et prouve cette possibilité tous les jours ; mais on ne doit y recourir que parce que la mère ou la nourrice ne peut plus allaiter l'enfant, ou que l'on ne peut se procurer une autre nourrice, ou bien que l'enfant est affecté d'une maladie contagieuse, ou de

quelque vice de conformation qui lui empêche la succion. Alors il faut choisir le moyen le moins nuisible, et nul doute que le lait des animaux, et surtout celui qui se rapproche le plus du lait de la femme, ne mérite la préférence. Le lait d'ânesse ou de jument, abondant en parties séreuses et salines, offre cette analogie ; viennent ensuite ceux de chèvre et de vache, dans lesquels dominent les parties butureuse et caseuse. Le lait de brebis est, de tous, le moins avantageux au nouveau-né.

Le lait d'un animal quelconque perd sa saveur et ses vertus vivifiantes par le contact de l'air. Il serait donc très-avantageux que l'enfant tétât l'animal : le mouvement de la succion réveille d'ailleurs l'action des glandes salivaires, augmente la quantité des fluides qu'elles fournissent, et facilite l'assimilation.

On a observé que le lait de chèvre convenait plus particulièrement aux enfans scrophuleux, ou à ceux chez qui le système lymphatique est dans un état d'inertie. Mais bien que le choix du lait et le mode d'allaitement tirent à de grandes conséquences, le lait de vache, un des moins analogues à celui de femme, est le plus ordinairement usité ; c'est sans doute parce qu'il est facile à trouver dans tous les pays et dans toutes les saisons.

Soit que l'on emploie le lait de chèvre ou celui de vache, il convient toujours d'en délayer la densité avec un liquide adoucissant, et les graduer selon l'âge et les forces de l'enfant. Si l'on veut en même temps augmenter la saveur sucrée, et rapprocher ce mélange le plus possible du lait de la femme, on emploie le sérum préparé sans acide. MM. *Thouret* et *Andry* en ont retiré les plus grands avantages. Après ce petit-lait, une décoction d'orge germé, ainsi que le prescrit *Alphonse Leroy*, est le liquide le plus approprié.

On administre le lait coupé par gradation *insensible*. Si on adopte le lait de vache ou de chèvre, on le coupe d'abord au deux tiers ; au deuxième mois, c'est à moitié ; dans les deux mois suivans, au trois quarts de lait ; à six mois, un enfant bien portant doit prendre

le lait pur. Quel que soit celui qu'on emploie, on doit le préférer récemment tiré, et le tenir en contact de l'air et dans un lieu frais; ne pas le faire bouillir ni même chauffer en été. On chauffe au bain-marie, et seulement dans l'hiver, la quantité de lait que l'enfant doit prendre; s'il est coupé, on se contente de faire chauffer le liquide qu'on a choisi pour étendre le lait.

Le biberon, la fiole ou la cuiller, sont les instrumens employés pour ingérer le lait dans l'estomac de l'enfant : *Raulin* donne la préférence à la cuiller; il pense, avec raison, que la succion du mamelon artificiel, du biberon ou de la fiole, attire beaucoup d'air dans l'estomac de l'enfant; d'où résultent des tranchées, des dévoiemens séreux.

Quelques auteurs ont proposé de remplacer le lait par une espèce de panade ou crème de pain. M. le professeur *Hallé* a observé que la bouillie est préférable à l'usage du lait de vache coupé; il a toujours vu que, quand l'enfant cessait de digérer le lait, il digérait encore très-bien la bouillie. La bouillie, dit *Alph. Leroy*, n'est dangereuse que quand elle est mal faite, ou qu'on en fait le seul aliment de l'enfant.

Un lait trop consistant, l'association d'alimens accessoires, des mauvaises digestions peuvent exciter la soif à toutes les époques de l'allaitement : alors l'eau sucrée est, de toutes les boissons, celle que l'enfant préfère et qui lui convient le mieux : l'on peut y ajouter quelques petites cuillerées de vin de bonne qualité, mais seulement comme médicament, lorsque l'enfant est pâle et d'une constitution muqueuse, inerte.

En associant ainsi la nourriture artificielle à l'allaitement maternel, l'on dispose par degrés le petit estomac de l'enfant à digérer des alimens plus solides pour arriver au sevrage. Cette époque ne saurait être subordonnée à des règles, ni à des usages; si quelques négresses et sauvages, que l'on a voulu citer pour exemple, ne peuvent discontinuer d'offrir le sein à leurs enfans pendant trois ans, c'est faute d'autre lait ou d'autres alimens appropriés. L'é-

ruption des dents, l'état de force ou de faiblesse, la santé de l'enfant, sont les principales circonstances auxquelles il faut avoir égard ; ainsi, l'enfant, fort et robuste, qui est en outre pourvu de ses huit dents incisives, et de deux ou quatre lania'res, peut être sevré sans danger à dix ou douze mois.

L'enfant faible et délicat, ou chez qui l'éruption des dents est laborieuse, ne pourrait être entièrement écarté du sein de la nourrice avant quinze ou vingt mois, quelquefois davantage. Ce cas, heureusement assez rare, mérite un certain discernement, afin de ne pas prolonger sans nécessité la lactation, qui, d'après *Alph. Leroy*, cause aux enfans une gourme plus forte, et les expose au nouage et aux scrophules.

Excréta. Les excrétions sont de deux sortes, naturelles ou artificielles ; les premières sont les seules que nous ayons à considérer dans l'enfant sain ; étant déterminées par la nature, elles doivent être abandonnées à elles-mêmes, tant que leur exercice est libre et facile : lorsque cet exercice est troublé, les excrétions sortent de notre domaine et rentrent dans celui de la thérapeutique. Mais il est extrêmement important, pour prévenir les maladies de la première et de la seconde enfance, de veiller soigneusement à ce que le ventre soit libre.

Dès que l'enfant est né, il doit expulser cette mucosité noirâtre épaissie dans ses intestins, et connue sous le nom de *méconium*. Cette matière, devenue corps étranger, irrite le tube intestinal, sollicite son action péristaltique, et s'évacue ordinairement d'une manière spontanée.

L'excrétion de l'urine s'opère par un mécanisme à peu près semblable. Il est très-essentiel de porter son attention sur l'écoulement des urines, qui doivent être très-abondantes et comme troubles dans la première enfance : leur diminution et leur limpidité sont un indice certain que leur santé éprouve quelque altération.

Les anciens soignaient avec la plus scrupuleuse attention le tissu

cutane chez les enfans, parce qu'ils étaient persuadés que, par la pratique de propreté, ils affermissaient leur constitution, et préservaient les nouveau-nés des maladies nombreuses qui assiégent leur âge tendre et délicat. De là l'usage fréquent des lotions et des frictions, dont nous avons déjà apprécié les propriétés.

Mais une observation bien digne de remarque dans le premier âge, c'est la direction que la nature semble affecter vers la tête; elle devient un centre de fluxion et d'excrétions dépuratrices; l'enfant jette alors, comme on dit, sa gourme. Sous ce rapport, la tête doit être un objet de la sollicitude la plus éclairée, afin de combiner les soins de propreté et ceux qui tendent à favoriser cette direction salutaire. On ne saurait trop respecter les gourmes, les croûtes laiteuses, quand elles existent, et les suppléer, quand elles manquent, en exerçant sur le cuir chevelu des frictions douces et répétées.

A l'époque de la dentition, la sécrétion de la salive devient plus abondante, et concourt sans doute à augmenter la souplesse nécessaire aux gencives pour que les dents les traversent avec facilité. Loin de diminuer cette sécrétion, il convient, au contraire, de la favoriser, en donnant à l'enfant une racine de guimauve légèrement bouillie dans l'eau sucrée; ce qui est bien préférable à ces hochets de cristal qui, par leur dureté, compriment douloureusement les gencives, et accroissent leur consistance au lieu de la diminuer.

Gesta et *percepta*. Les deux dernières classes qui forment la matière de l'hygiène ont en commun l'action du système nerveux pour principe. Ces deux classes de choses, examinées dans l'adulte, donnent lieu à des considérations extrêmement étendues; mais leur domaine se rétrécit de beaucoup dans l'enfance.

Le sommeil, les mouvemens généraux imprimés et les mouvemens partiels des membres, sont les seuls dont nous ayons à nous occuper d'abord; nous jetterons ensuite un coup-d'œil sur l'état

des fonctions intellectuelles, sur les passions et les affections de l'âme chez l'enfant.

Le fœtus, dans le sein de sa mère, existait d'une vie purement végétative; il dormoit, ou plutôt étoit plongé dans une sorte de torpeur; seulement, vers les derniers mois de la gestation, il exécutoit quelques mouvemens instinctifs. Aussi, à sa naissance, l'enfant montre une grande faiblesse dans ses systèmes musculaire, osseux, et dans ses sens extérieurs; tandis que la nutrition, l'assimilation interne, où les fonctions organisatrices s'exercent avec une énergie, une promptitude admirables. En effet, téter et dormir font toute la première existence du nouveau-né; il dort d'autant plus, qu'il est plus jeune, ou qu'il s'accroît et se nourrit davantage. Cependant il ne faut pas en inférer que l'enfant doive toujours dormir ou téter; un sommeil trop continuel le rendrait inerte, massif, insensible, et s'opposerait à son accroissement. Sans prétendre fixer d'une manière rigoureuse quelle doit être la durée du sommeil, nous dirons, d'après l'observation, qu'en général le nouveau-né doit dormir de la moitié aux deux tiers de la journée; mais qu'à mesure que les forces augmentent, il faut diminuer cette durée, de manière qu'à l'époque du sevrage il ne dorme plus que huit à dix heures. Il est essentiel aussi de se rapprocher autant que possible de l'ordre naturel, et faire en sorte que le sommeil ait lieu pendant la nuit, consacrée au repos de tous les êtres; si, durant le jour, le sommeil est trop prolongé, il est nécessaire de solliciter le réveil. Une mère tendre trouvera facilement le moyen de le solliciter en évitant d'exciter la frayeur et ses effets funestes; elle portera l'enfant à la gaîté, et imprimera à sa physionomie un air riant, source intarissable de plaisirs pour celle qui lui prodigue ses soins. Si l'enfant ne dort point dès qu'il est couché, ou s'il s'éveille et crie pendant la nuit, doit-on le bercer pour l'endormir? Avant de répondre à cette question, apprécions les effets du bercement: ce mouvement, que M. le professeur *Hallé* place parmi les mouvemens gé-

néraux imprimés, consiste dans une suite de balancemens alternatifs de haut en bas et de droite à gauche, qui portent au sommeil, soit par leur isochronéité, soit par l'uniformité des sensations qu'ils font naître, soit enfin en déterminant vers le cerveau une espèce de congestion, si l'agitation est trop forte. C'est ce dernier mode qui, chez les nourrices mercenaires, procure le sommeil au nourrisson, ou cet état comateux que M. *Desessart* compare avec raison au sommeil léthargique que, dans leurs jeux, les enfans font naître dans la poule, en la tournant après lui avoir mis la tête sous une de ses ailes.

D'après cette considération importante, le bercement violent ou prolongé ne peut produire que des suites très-funestes, et doit être rejeté; si un léger mouvement d'oscillation imprimé au berceau ne procure pas le sommeil, c'est que l'enfant est tourmenté par le besoin de téter, par le froid ou la chaleur, ou par quelques autres incommodités dont il faut rechercher la cause. Que dirions-nous d'un médecin qui proposerait de bercer un adulte atteint d'insomnie, effet d'une maladie?

Le bercement est toujours fort dangereux dans le temps de la dentition; il augmente la congestion du sang vers la tête, où il est déjà naturellement attiré, et expose d'autant plus l'enfant aux convulsions et aux affections comateuses. Dans tous les cas le bercement doit être rarement répété, pour qu'il ne dégénère pas en habitude.

Un autre mouvement de la même classe que le bercement, et qui est employé bien plus avantageusement dans l'enfance, c'est celui qui est imprimé par une petite voiture sur laquelle on place le berceau, et que l'on fait rouler sur un plan plus ou moins uni, soit pendant le sommeil ou durant la veille. Outre que ce mouvement change les rapports de l'enfant, et lui permet de recevoir les bienfaits d'un air pur, sans cesse renouvelé, et ceux de la lumière solaire, il imprime aux organes une sorte de trémoussement qui facilite la circulation et active la nutrition, surtout dans

les enfans faibles, chez qui les fonctions présentent beaucoup de lenteur dans leur exercice.

Mais l'enfant ne doit pas toujours rester dans l'inaction, ou seulement soumis à des mouvemens généraux. Dans le berceau, il ne peut exercer que la tête et les bras; les autres parties, enveloppées dans les langes, restent sans action. D'ailleurs la chaleur du lit affaiblit le corps : il convient donc de le lever souvent. Les premiers momens de délicatesse passés, il serait très-salutaire pour l'enfant de l'affranchir de tout ce qui peut gêner ses mouvemens, même de ses vêtemens, si la saison le permet, pour le laisser agiter sur son lit. L'enfant qui a joui de la faculté de s'exercer est plus vigoureux; et lorsqu'il est parvenu à l'âge de la dentition, il en supporte plus facilement la crise.

La nourrice doit soutenir l'enfant, d'abord sur ses genoux; plus tard, elle le place et le soutient debout par terre; il vaudrait encore mieux laisser l'enfant essayer ses forces sur un tapis ou sur des couvertures. Cette méthode toute naturelle est sans doute bien préférable à l'usage des lisières, des chariots, du tour, etc., qui tous ont l'inconvénient de comprimer la poitrine, de tordre pour ainsi dire le tronc délicat de l'enfant, et de reproduire tous les accidens déjà reprochés au maillot. Je ne doute pas que ce ne soit à cette liberté de se mouvoir dès la plus tendre enfance que les sauvages doivent leur agilité précoce, la beauté de leur forme, et la force qui les caractérise.

Percepta. L'homme considéré dans la première période de la vie a le cerveau presque fluide; il ne peut former encore aucune pensée. Ses faibles mouvemens musculaires paraissent être sous la dépendance de la sensibilité propre de chaque organe. Sa première sensation est celle de la douleur, qui résulte du changement de milieu et de température qu'il subit en naissant; ses cris en sont un indice certain; c'est l'expression des organes, la voix du corps qui crie dans les entrailles de l'enfant lui fait chercher la mamelle,

la sucer lorsque l'estomac manque d'alimens ; enfin le nouveau-né paraît incapable de tout, bien plus que tous les autres animaux. Ce n'est que vers le quarantième jour qu'il commence à sourire, quand sa mère sourit la première :

« *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.* »

VIRG.

C'est là aussi le premier signe d'intelligence ; car le rire marque la connaissance de ce qui plaît ; il est l'apanage de l'espèce humaine. Ce n'est donc qu'alors seulement que commence la vie morale de l'homme.

Mais à mesure que les yeux s'ouvrent à la lumière, les oreilles aux sons, l'influence nerveuse prend une direction déterminée ; les organes acquièrent de la susceptibilité : de là résultent des sensations plus ou moins multipliées, qui mettent en jeu la volonté, et peuvent même allumer des passions. Ne remarque-t-on pas fréquemment que des enfans tendent leurs bras vers un objet qui leur fait plaisir ; qu'ils s'irritent et se mettent même en colère s'ils ne peuvent l'obtenir, tandis que, si on les satisfait, on voit s'exprimer sur leur physionomie la douce sensation qu'éprouve leur âme ?

Non-seulement le premier âge n'est pas exempt des passions violentes, mais encore il peut être tourmenté par les affections vives de l'âme, qui portent sur son économie l'influence la plus remarquable. J'ai vu, dit St. *Augustin*, un enfant encore à la mamelle être jaloux que son frère de lait prît le sein de sa mère : « *Vidi « ego zelantem parvulum, nondùm loquebatur, et intuebatur pal- « lidus amaro aspectu collactaneum suum.* »

Zimmermann a fait la même observation ; et il ajoute que la jalousie prive l'enfant du sommeil, lui ôte l'appétit, produit l'amaigrissement, le dispose à des mouvemens fiévreux, et finit par le faire périr.

La peur est une affection dont les enfans sont très-susceptibles ; outre qu'elle peut les jeter dans des convulsions mortelles, elle

influe aussi sur leurs mœurs, en leur donnant un caractère timide, indécis, et qu'ils conservent toute leur vie.

L'on ne peut donc porter une trop sévère attention, dans l'éducation des enfans, à éviter l'excitation des passions, à prévenir les emportemens de colère, dont les accès altèrent pour toujours les traits du visage; à éloigner les causes qui peuvent faire naître la jalousie, qu'il faut détruire aussitôt qu'elle existe; enfin à interdire tout ce qui peut donner lieu à la sensation pénible de la peur, comme l'explosion d'armes à feu, les surprises, l'aspect de quelque objet hideux, etc.

Il est facile de soustraire l'enfant à l'empire des passions, dans le premier âge, parce que c'est une cire molle, qui peut prendre toutes les impressions qu'on veut lui donner; aussi c'est de cette première éducation que dépend le bonheur ou le malheur de la vie. C'est elle qui doit l'instruire à porter le joug salutaire de la civilisation, à rompre ces penchans violens qui élèvent si souvent l'homme à la domination, à l'injustice envers ses semblables, envers sa nourrice, envers les auteurs de ses jours..... Enfin l'homme policé doit apprendre dès le berceau ce qu'est la loi, la justice, l'autorité paternelle, image de celle d'un gouvernement équitable, et quelle est sa place dans cet univers devant son Créateur. Malheur à qui ne profite pas de l'expérience du passé sur cet important objet!..... C'est dans le premier âge que germe le sentiment et la force d'âme qui constituent l'homme.... Heureux âge d'espérance et d'indépendance, où le cœur s'épanouit comme une fleur à l'aurore d'un beau jour! Il ne connaîtra que trop tôt les amertumes et les tristes dégoûts qui abreuvent la vie! .....

Démontrer par des résultats vrais la supériorité de l'éducation physique actuelle des enfans sur les vices de l'ancienne; exposer rapidement les causes de la frêle existence du nouveau-né; indiquer les moyens d'écarter, sinon de prévenir les dangers qui environnent ses premiers instans; citer les savans qui ont mis ces

moyens en pratique ; enfin rapporter des exemples qui confirment leur doctrine ; telle est la tâche que je m'étais imposée en écrivant cet opuscule. Si j'ai mérité les suffrages des grands maîtres de cette Faculté à qui j'ai l'honneur de l'offrir ; si j'ai le bonheur de devenir utile, j'aurai atteint mon but, et satisfait en même temps ma dette envers la société. C'est là l'objet de tous mes vœux.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* LORRY).

I.

Frigidum inimicum ossibus, dentibus, nervis, cerebro, spinali medullæ : calidum verò utile. *Sect.* 5, *aph.* 18.

II.

Senes facillimè jejunium ferunt ; secundò ætate consistentes, minimè adolescentes, omnium minimè pueri ; ex his autem qui inter ipsos sunt alacriores. *Sect.* 1, *aph.* 13.

III.

Quæ crescunt, plurimùm habent calidi innati ; plurimò igitur egent alimento ; sin minùs, corpus consumitur. *Ibid.*, *aph.* 14.

IV.

Victus humidus, cum febricitantibus omnibus, tum maximè pueris, et aliis tali victu uti consuetis, confert. *Ibid.*, *aph.* 16.

V.

Facilius est potu repleri quàm cibo. *Sect.* 2, *aph.* 21.